

Paris, capitale du kitsch ?

par Richard Scoffier

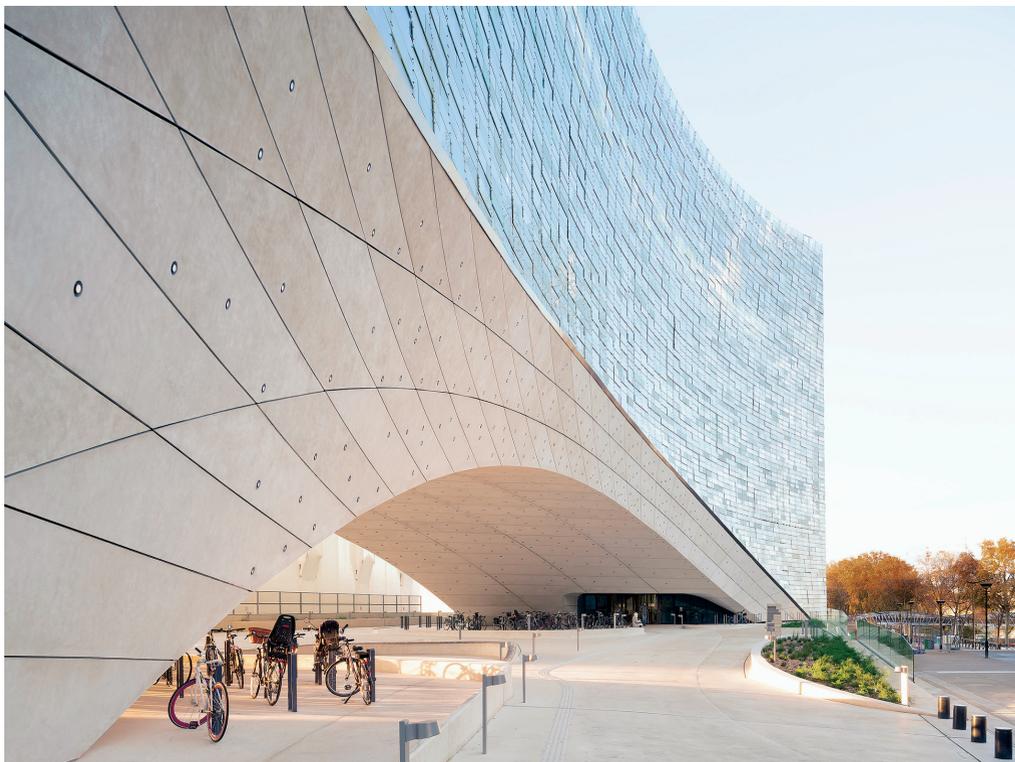
Avant la victoire par KO du bois, de la pierre, de la paille et le retour aux modes de construction traditionnels - charpentes, pierres sèches... -, méditons avec un peu de nostalgie sur les derniers exemples du "tout est permis" facilité par l'emploi immodéré du béton et de l'acier. Enivrons-nous de carbone et relisons les ouvrages les plus trash de Georges Bataille - notamment *La Notion de dépense* - pour mettre quelques instants entre parenthèses la "frugalité heureuse" comme les discours moralisateurs des revues spécialisées...

Une scène de music-hall constellée de spots lumineux marque le départ de l'avenue Pierre Mendès-France, à Paris, et deux hautes tours semblables à des personnages (Don Quichotte et Sancho Panza ?) en ferment la perspective. Dans le sud de Paris, des grues s'affairent dans le parc des expositions pour édifier un gratte-ciel pyramidal et pharaonique tandis que dort encore dans ses cartons le projet de placer, porte Maillot, des centaines d'arbres au-dessus du Périphérique pour abriter des logements et des bureaux. Qu'est-ce qui lie l'immeuble du *Monde* de Snøhetta, les tours Duo de Jean Nouvel, le projet de tour Triangle d'Herzog & de Meuron, et celui des Mille Arbres de Sou Fujimoto et OXO ? Leur gratuité, leur monumentalité déplacée, leur volonté de dire plus que l'architecture ne peut le faire... Ces bâtiments refusent de montrer leur programme et leur structure pour s'apparenter à des constructions messianiques, condamnées à faire éternellement leur propre réclame. Comme si un surplus de sens et de signification venait interférer avec leur mission traditionnelle de créer le milieu le plus favorable au développement humain. Comme si leurs principes étaient tirés de l'esthétique kitsch, née au XIX^e siècle de l'emballage de la production industrielle qui, après avoir répondu aux besoins de la population, cherchait aussi à combler ses désirs et à faire à tout prix son bonheur...

Esquisse de généalogie

Comment en est-on arrivé là ? Peut-être à cause de la pensée de Mai 68, que l'on peut résumer par des slogans comme "Il est interdit d'interdire" ou "Ce que nous voulons : tout" et qui, incapable d'engendrer une révolution, a surtout élargi l'assise de la société de consommation.

Le mal est aussi interne à la discipline. Souvenons-nous de *L'Enseignement de Las Vegas*, paru en 1972, dans lequel Venturi, Scott Brown & Izenour, en se basant sur l'analyse de la ville la plus éhontément commerciale des États-Unis, préconisaient de déconstruire la triade vitruvienne - *firmitas, utilitas, venustas* - pour imaginer un découplage isolant d'un côté la signification, de l'autre la structure et l'usage. Un travail théorique parfaitement résumé par l'image d'un hangar surmonté d'un panneau publicitaire. Une leçon totalement intégrée par Architecture Studio et Jean Nouvel, les architectes de l'Institut du monde arabe, cette maison domino sur laquelle est clipsée une façade composée de moucharabihs électroniques. Jean Nouvel avait d'ailleurs annoncé dès le début des années 1980 que "l'avenir de l'architecture n'est pas architectural". Une réflexion poursuivie par Bernard Tschumi dans un entretien publié par les *Cahiers de la recherche architecturale* en 1993, qui affirmait que "les relations de cause



Le siège du journal *Le Monde*, 2020, Paris 13°, Snøhetta arch. Ph. © Jared Chulski.

à effet deviennent assez rares, je dirais même insolites”. Des assertions auxquelles on pourrait ajouter le “contre-intuitif” théorisé par Kjetil Thorsen Trædal de Snøhetta, un concept qui fait le lien entre tous les projets de la production très éclectique de cette agence. La publicité, le non-architectural, le sans-causalité, le contre-intuitif sont donc des éléments qui permettent sinon d’expliquer, du moins de donner des pistes pour mieux comprendre les sorties - parfois contrôlées, parfois non - de l’architecture hors de sa sphère traditionnelle d’influence ainsi que ses incursions dans la *wild side*, le côté obscur de la force.

Cas d’école

Revenons d’ailleurs sur le projet du siège social du *Monde* de Snøhetta qui, lors du concours, avait su faire la différence. Là où la plupart des autres équipes proposaient deux plots sur les deux seules parties de la parcelle où il était possible de se fonder, les architectes

norvégiens ont lancé un pont permettant d’obtenir de grands plateaux paysagers aisément convertibles en fonction des mutations de ce secteur. Deux noyaux porteurs, contenant les circulations verticales, soutiennent deux grandes poutres treillis invisibles de l’extérieur auxquelles est suspendue la grande arche du rez-de-chaussée qui s’affirme pourtant intuitivement comme structurelle. Le bâtiment se creuse et s’arrondit comme s’il était soumis à des forces occultes, et ne révèle pas qu’il n’est qu’un simple immeuble de bureaux ni comment il tient. L’enveloppe, dont les plaques de verre plus ou moins opalescent provoquent un effet diversif de pixellisation, parachève cette volonté de désinformation, d’intoxication. À l’autre extrémité de l’avenue, les tours Duo de Nouvel fonctionnent de la même manière, comme deux golems géants qui livrent, selon qu’on les regarde des quais de la Seine ou depuis Ivry-sur-Seine, des informations très contrastées sur leur être propre. La grande



- ↑ Le projet Mille Arbres, Paris, porte Maillot, © Sou Fujimoto + OXO arch./ Compagnie de Phalsbourg + OGIC.
- Perspective sur la tour Triangle, Paris 15°. © Herzog & de Meuron arch.



tour, quand on s’approche, reflète en staccato les mouvements des trains, des poids lourds et des automobiles qu’elle vampirise comme s’il s’agissait de ses propres flux vitaux vus en transparence. Quant à la tour Triangle, elle se montrera indécentement de profil pour se donner de face comme une lame très fine et pratiquement imperceptible du centre de Paris, dans un effet de prestidigitacion faisant concurrence au magicien David Copperfield, spécialisé dans l’escamotage d’objets massifs, qui avait fait “disparaître” la statue de la Liberté en 1983. Enfin, le projet Mille Arbres et sa forêt urbaine abritant des logements arboricoles posée en porte-à-faux au-dessus du Périphérique : une réponse à la pollution engendrée par l’intense trafic routier de cette zone, pas forcément efficace comme l’ont montré les recours contre son permis de construire, mais aisément compréhensible par n’importe quel enfant de plus de 6 ans et demi. Ces bâtiments ont toutes les caractéristiques du kitsch et exacerbent les attributs des

marchandises. Comme elles, ils cherchent à nous séduire par tous les moyens en tentant d’instituer avec nous des liens intimistes de fascination et de répulsion dépassant ceux qui s’établissent normalement entre un objet et un sujet. Faut-il les condamner comme le feraient sans appel les Savonarole d’aujourd’hui ? Certainement pas ! Ils nous rappellent que la condition de l’homme contemporain est de vivre dans un monde trop grand pour lui. Un monde qui lui échappe et qu’il ne comprend plus. Un monde où coexistent sans aucune hiérarchie le magique et le scientifique, la non-vérité et la vérité, l’inauthentique et l’authentique, l’immersion et la bonne distance avec les choses, l’univers de l’enfant et celui de l’adulte, l’enchantement et le désenchantement, l’illusion et la désillusion...